

Jean-Marie Klinkenberg*

Un impensé de la sémiotique : la variation (diachronique, sociale, expérientielle)

<https://doi.org/10.1515/sem-2019-0060>

Abstract: The paper starts from the premise that the epistemological requirements of the semiotic discipline have led it to overlook the variation (geographical, chronological, social) of the subjects it deals with. After reviewing the historical and methodological reasons for this setting aside, this paper outlines a general theory of semiotic variation. For this, it distinguishes two families of variation – the variation of practices and the variation of attitudes – and three axes of variation: the spatial axis, the time axis and the social axis. It also highlights the two types of forces that govern the variation: centripetal forces and centrifugal forces. The paper concludes with the epistemological impact that the concern about variation may have on semiotics and disciplines that, such as sociology and anthropology, have made variation their subject.

Keywords: variation, dynamism, diachrony, sociology, standard, sociosemiotics

Résumé: L'article part du constat que les exigences épistémologiques de la discipline sémiotique l'ont amenée à négliger la variation – géographique, chronologique, sociale – des objets dont elle s'occupe. Après avoir examiné les raisons historiques et méthodologiques de cette mise entre parenthèses, il esquisse une théorie générale de la variation sémiotique. Pour cela, il distingue deux familles de variation – la variation des pratiques et la variation des attitudes – et trois axes de variation : l'axe spatial, l'axe temporel et l'axe social. Il met aussi en évidence les deux types de forces qui président à la variation : les forces centripètes et les forces centrifuges. L'article se conclut sur l'impact épistémologique que la préoccupation de la variation peut avoir sur la sémiotique et les disciplines qui, comme la sociologie et l'anthropologie, ont fait de la variation leur objet.

Mots-clés: variation, dynamisme, diachronie, sociologie, normes, socio-sémiotique

Le présent texte applique les rectifications orthographiques de 1990, recommandées par toutes les instances francophones compétentes, dont l'Académie française.

***Corresponding author: Jean-Marie Klinkenberg**, Groupe μ , Université de Liège, Liège, Belgium:
E-mail: jmklkenberg@ulg.ac.be

1 Introduction. Y a-t-il des points aveugles quand on est pleine lumière ?

À première vue, la métaphore du point aveugle qui résume la question posée par le présent colloque est un modèle d'impertinence. La sémiotique peut-elle comporter des points aveugles, puisqu'elle pense tout ? Elle entend en effet s'appliquer à des objets si différents que leur énumération ressemble vite à un collage surréaliste : arts de l'espace, symptomatologie, droit, météorologie... Si elle comporte des impensés, ce n'est donc pas d'impensés d'objet qu'il s'agit, mais plutôt d'impensés de méthode; et puisqu'elle investit les lieux où viennent converger de nombreuses sciences – anthropologie, psychologie sociale, sciences cognitives, épistémologie, disciplines de la communication –, la question qui se pose est celle de ses spécificités face à ces disciplines.

Car, comme le note l'argumentaire du colloque, des impensés dans une théorie donnée peuvent être parfaitement pensés dans une autre. De sorte que la question devient aussi celle du dialogue entre disciplines. On se souviendra que Morris (1938) assignait comme mission à la sémiotique de faire dialoguer les sciences : car si toutes ont un trait en partage – la signification –, sa vocation est d'explorer ce qui reste pour les autres un postulat.

Je m'occuperai ici d'un concept impensé de la sémiotique, en m'efforçant de faire dialoguer celle-ci avec les disciplines qui ont proposé des méthodes d'approche de cet objet. Cet impensé, c'est la variation.

2 La mise à l'écart de la variation

Partons d'un constat : les objets dont nous nous occupons pour les analyser varient de manière spectaculaire. Et la diversité à l'intérieur d'un système donné, même lorsque celui-ci est réputé homogène, peut être telle qu'elle gêne – voire interdit – les interactions sociales fondées sur ce système. On sait qu'il n'y a rien de plus mouvant à travers le temps et les cultures que les images, les comportements, les valeurs; les énoncés connaissent de spectaculaires modulations, dans leur structure, dans leurs styles et dans leurs moyens techniques, et cela tout au long des axes temporel, géographique et social. Et la diversité est aussi du côté des modalités d'appropriation et de réception de tous ces objets.

Ce constat simple vient en interroger un autre : que la sémiotique a été amenée à négliger les aspects variationnels de ses objets de prédilection. Elle s'est en effet traditionnellement placée face à un choix : ou étudier des objets particuliers (un texte, un film...), ou se pencher sur des phénomènes généraux (la narration, le

vêtement...). Mais quelle que soit l'option retenue, la variation se voit éliminée : parce qu'isolés de leur contexte, les objets sont arrachés aux flux qui leur ôtent leur stabilité, et les phénomènes généraux sont envisagés dans un cadre synchronique qui leur assure leur permanence.

Je viens de parler de négligence. Le mot est trompeur. Car loin de s'agir d'une mise entre parenthèses, il y a bien, pour la doxa sémiotique, un rejet résolu de la variation.

Les sources de ce rejet sont au moins au nombre de deux.

2.1 Première source du rejet : L'exigence de modélisation

Les objets dont la sémiotique s'occupe – textes, spectacles, objets, pratiques... – n'existent sous sa loupe que sous la forme de modèles. Si les expériences qui ont donné naissance à ces modèles varient, c'est précisément cette variation que la modélisation a pour fonction de neutraliser : la profusion des accents langagiers, l'abondance des palettes stylistiques, le foisonnement des modes d'interaction sociales n'empêchent pas le chercheur de les ériger en autant d'objets stables. Les systèmes semblent donc bien ne pouvoir être eux-mêmes que s'ils sont arrachés, ne fût-ce que dans l'instant de leur description, à la variation.

Vivre cette dialectique entre la diversité de l'expérience et l'unité de l'objet de savoir n'est pas le monopole de la sémiotique ni même celui des sciences. Non seulement toutes les disciplines intellectuelles doivent gérer l'apparente contradiction entre le fixe et le variable, mais c'est le lot des tous les êtres vivants, voués à donner du sens à leur environnement : leur finitude, face à un monde infini, les contraint à rendre ce monde fini, afin de pouvoir le manipuler. Ces processus de catégorisation – et, lorsqu'il s'agit de démarches intellectuelles, de modélisation – répondent à l'obligation où se trouve le sujet de juguler la variation.

Si la stabilisation est une nécessité universelle – à forte valeur de survie, dirait un darwinien –, une chose est claire : tout à la quête de modèles opératoires puissants, la sémiotique est une des disciplines qui a été le plus loin dans cette voie car elle y a vu le prix à payer pour mettre au point des modèles rigoureux. L'appareil descriptif élaboré par ses différents courants a été principalement conçu pour rendre compte de la constitution interne des systèmes. Et dès lors, si cet appareil permet d'approcher la variation sémiotique, c'est en se souciant peu des aspects pragmatiques qui régissent celle-ci. De sorte que la discipline s'est développée davantage comme une science de la description que comme une science visant l'explication, puisqu'elle échappe en partie à une dialectique des causes et des effets qui l'aurait fait sortir du champ qu'elle s'est donné.

D'où une série de restrictions destinées à assurer l'efficacité de cet appareil. Un bon exemple d'une telle restriction est fourni par la théorie de l'énonciation, que l'on a aujourd'hui réduit à la traque des manifestations codées du locuteur à l'intérieur de son énoncé, alors qu'elle avait à ses origines des ambitions plus générales (cf. Klinkenberg 2016, 2017) : pour Benveniste (1970 : 14), « chaque élément de l'énoncé doit son existence à une décision » du locuteur, ce qui implique d'aller plus loin que cette traque et d'envisager « l'acte même, les situations où il se réalise, les instruments de l'accomplissement ». Une telle étude de l'acte énonciatif devrait dès lors nécessairement se donner une triple dimension : sociale, référentielle et actionnelle.¹

De ces restrictions dues à l'exigence de modélisation a découlé une relative pauvreté des instruments qui devraient permettre à la sémiotique de penser le phénomène de la variation, et notamment une certaine pauvreté de sa pensée sociologique, en dépit des apports majeurs de Youri Lotman ou de Umberto Eco; une pauvreté aussi de sa pensée historique, dans la mesure où elle a résorbé la diachronie dans ce qu'on peut appeler une achronie.

2.2 Seconde source du rejet : La méfiance face à l'expérience

La seconde source réside dans la difficulté que la sémiotique a éprouvée pour étudier la relation entre le sens et l'expérience – autre point aveugle capital – et notamment l'expérience sociale, productrice de diversification.

Je vais revenir au thème général de l'expérience, et notamment pour établir que c'est elle qui est à la source de la variation des phénomènes auxquels s'intéresse la sémiotique. Mais observons d'abord qu'une ligne de fracture partage nettement le champ des sciences humaines en deux zones. En deçà de cette frontière domine une conception où la représentation précède la communication et qui valide « l'ancienne séparation de l'intériorité mentale et de l'extériorité

¹ Sociale : « En tant que réalisation individuelle, l'énonciation peut se définir, par rapport à la langue, comme un procès d'appropriation (...). Mais immédiatement, dès qu'il se déclare locuteur et assume la langue, il implante l'autre en face de lui, quel que soit le degré de présence qu'il attribue à cet autre. Toute énonciation est, explicite ou implicite, une allocution, elle postule un allocutaire » (Benveniste 1970 : 14). Référentielle : « La référence est partie intégrante de l'énonciation » (Benveniste *id. loc.*, qui conclut ainsi un passage affirmant : « dans l'énonciation, la langue se trouve employée à l'expression d'un certain rapport au monde. La condition même de cette mobilisation et de cette appropriation de la langue est, chez le locuteur, le besoin de référer par le discours, et, chez l'autre, la possibilité de co-référer identiquement, dans le consensus pragmatique qui fait de chaque locuteur un co-locuteur »). Actionnelle : « Le langage (...) ne nous apparaît pas comme un instrument de réflexion, mais comme un mode d'action » (B. Malinowski, apud Ogden et Richards, cité par Benveniste *id. loc.*).

matérielle et sociale » (Éraly 2000 : 6); dans cette conception représentationnelle du savoir et du sens, l'esprit (la langue) constitue un réservoir de représentations, et celles-ci déterminent l'action et l'interaction. Au delà de la frontière, on trouve une palette de contributions très variées – on y retrouverait à la fois Marx, Mead, Elias ou Goffman – mais qui toutes entendent chasser le fantôme d'un « langage pur » (Merleau-Ponty) imposant ses catégories aux usagers, et professent que la réalité des langages « est tout entière comprise dans les interactions verbales », le sens n'émergeant que de ces dernières.

Il est trop évident que sémiotique et sociologie – dont on peut dire qu'elle est une des sciences de la variation – tendent à camper fermement des deux côtés de cette frontière. Par exemple, parlant depuis la rive sémiotique, François Rastier proclame l'étanchéité de trois mondes : celui de la physique, étudié par les sciences de la vie et de la nature, celui des représentations, étudié par les sciences sociales, et le monde sémiotique (1991 : 239). Sur la berge sociologique, l'interactionnisme entend, lui, se distinguer des « structurofonctionnalismes » : « Au lieu de chercher derrière les phénomènes les *structures* censées les fonder (...), il privilégie la description et l'analyse des *processus* par lesquels ils se réalisent » (Berthelot 1999 : 291).

Ce que récuse le courant le plus radical de la sémiotique, ce n'est pas seulement l'articulation aux sciences sociales et, au delà d'elle, au social : c'est la référence elle-même et, encore au-delà, toute pensée réaliste. Elle n'est d'ailleurs pas la seule discipline à tenir cette posture. Renonçant à toute prétention de saisir le monde, fût-ce sous forme de simple possibilité mentale, des penseurs tels que Mach, Bitbol et surtout Poincaré ont ramené l'ambition des sciences, et de la pensée en général, à des proportions plus modestes. L'information est donc intégralement issue du sujet connaissant, qui dans ce cas l'impose à l'objet, ce qui interdit à tout jamais une saisie exacte du monde.

La sémiotique a certes déjà amorcé un tournant l'orientant vers l'expérience en commençant à aborder les pratiques. Jacques Fontanille (2008) ménage ainsi, à côté des signes et des énoncés, une place aux objets et aux scénarios d'usage des premiers et de ceux-ci. C'est aussi ce que fait le Groupe μ , en considérant avec Benveniste que les langages ne sont pas seulement des instruments de réflexion, mais aussi un mode d'action; ce pourquoi il élabore la notion de catasémie : pendant de l'anasémie, ou processus d'extraction du sens à partir de l'expérience, la catasémie est le processus actionnel du sens sur le monde (Groupe μ 2015, 2016).

Toutefois les courants dominants de la discipline se sont le plus souvent intéressés aux pratiques en les rabattant à l'intérieur d'une petite portion de leur champ de recherche, la portion la mieux cadastrée jusqu'à présent : celle des manifestations discursives. Ce que l'on pourrait appeler le textualisme, posture

consistant à aborder la question du sens à travers ses manifestations textuelles. Ce textualisme a certes des avantages. Il garantit notamment une certaine rigueur dans la description des faits en stabilisant ces derniers². Il donne aussi les moyens d'intercepter la variation et en particulier la variation diachronique. Mais il fait en donnant aux textes ou aux énoncés visuels étudiés valeur récapitulative ou sommative, récupérant donc la diachronie dans l'achronie.

2.3 Un rejet nécessairement provisoire

Les explications historiques du paradoxe constaté sont multiples. On peut par exemple pointer la volonté qu'avait la linguistique en développement, et la sémiotique née dans sa foulée, d'éliminer toute trace de mentalisme. Ou encore le souci qu'avaient ces deux disciplines de ne se pencher que sur des manifestations méthodologiquement contrôlables.

Pourtant, refouler la variation, c'est réifier les concepts, et prendre la description pour l'objet décrit. Si la première se donne légitimement la cohérence pour objectif, elle ne peut pour autant attribuer cet idéal au second; et l'hétérogénéité est bien, pour Lotman, le trait définitoire même des cultures. Pour Lotman, face à une langue comportant potentiellement toutes ses réalisations, il importe de préserver « l'histoire du texte, de son projet de réalisation aux interprétations attestées. Bref, Lotman cherche une conciliation entre la reconnaissance sémiologique d'une structure d'organisation du texte, toujours objectivable, et la vision culturaliste de Boris Tomasevskij, où l'œuvre d'art est saisie comme un évènement changeant, dynamique » (Basso Fossali 2015 : 448).

On peut donc estimer que le rejet de la variation par la sémiotique ne peut être que méthodologique et provisoire. Car cette sémiotique est aujourd'hui une discipline mure, dont les procédures descriptives, quoique loin d'être unifiées, ont atteint un haut degré de finesse et d'opérationnalité. Il est donc sans doute temps pour elle de se donner les moyens d'aborder le phénomène de la variation, dans ses dimensions que je vais aborder : diachroniques, diastratiques, diatopiques, diaphasiques.

² J. Fontanille justifie ainsi le textualisme, qui permet de ramener les pratiques au récit : « Si les pratiques ont du sens, elles doivent pouvoir être assimilées à un langage », explique-t-il; or, pour lui, les unités du plan de l'expression des pratiques ne peuvent « être déduites rétrospectivement à partir d'une transformation constatée in fine », pour la raison qu'une pratique serait « un déroulement ouvert en amont et en aval, qui n'offre donc aucune prise pour une confrontation entre une situation initiale et une situation finale » (2010 : 10), « à la différence d'une action textualisée » (2011 : 132), donc à un récit, qui, lui, offre bien une telle prise.

L'objet principal de la présente contribution est de proposer à la sémiotique de se donner les outils permettant de penser sémiotiquement la variation. La penser, c'est-à-dire la décrire, mais aussi l'expliquer. Commençons par ce second point du programme.

3 Pourquoi la variation ?

3.1 Sources du sens, source de la variation

Une question colossale se pose en effet : pourquoi nombre de systèmes connaissent-ils cette variabilité ? La réponse à cette question, nous pouvons la trouver en même temps que nous répondons à une autre, énorme elle aussi : celle de l'origine du sens.

On sait comment le Groupe μ résout cette dernière : grâce un programme de sémiotique cognitive (que nous avons largement exposée ailleurs; cf. principalement Groupe μ 2015) visant à résoudre le point aveugle qu'est l'expérience. Pour faire court, la thèse de la sémiotique cognitive est que la structure sémiotique élémentaire – la différencialité – reflète exactement celle de notre activité de perception. C'est au cours de cette activité sensorielle que se mettent en place les grandes catégories de l'existence.

Une telle conception semble se heurter d'emblée à une objection de taille : celle de la variabilité des structures sémiotiques. En effet, si notre description des origines du sens est pertinente, on devrait logiquement constater une uniformité des catégories dans l'espace et dans le temps, puisque les organes perceptifs de l'être humain sont partout identiques. Or, le premier venu peut constater la diversité infinie des systèmes de catégorisation. Comment, alors, un appareil perceptif universel peut-il déboucher sur des modèles cognitifs divergents ?

Ce n'est pas une, mais quatre réponses qu'on peut apporter à la question. Réponses que j'ordonnerai en ordre croissant de complexité : avec les deux premières, je resterai près de l'étude des sensorialités, pour m'en éloigner progressivement.

La première réponse consistera à rappeler qu'il n'y a pas une, mais des sensorialités. Si l'aptitude à catégoriser est innée, « chaque sens [...] offre sa plasticité propre » (Bordron 2000 : 9). Autrement dit, les catégorisations pourront différer selon les appareils sensoriels qui en ont autorisé l'avènement. Par exemple, si on prend en considération la sensation thermique, le corps humain sera divisé en deux catégories : tout ce qui est chaud d'un côté et tout ce qui est sans température de l'autre (cheveux, ongles...). Mais une perception visuelle de ce corps, ou sa perception kinesthésique et haptique, aboutira plutôt à un autre découpage : découpage en tête, tronc, bras, etc.

La deuxième source de la variation des catégories réside dans le fait qu'il y a un usage idiosyncrasique de la sensorialité, et cela dès ses premières manifestations ontogénétiques. Les seuils de discrimination qui fondent les catégories peuvent varier. En fixant un seuil de discrimination très bas, la vision d'un paysage ne livrera que deux entités : le ciel et la terre. Mais l'intervention de seuils plus nombreux et plus différenciés donnera les habitations, les prés, les nuages ... soient des entités plus nombreuses et plus petites (les nouvelles entités sont alors des découpages des anciennes, mais le contenu total restera inchangé).

Ces seuils de discrimination peuvent être gérés de manière volontaire : c'est le cas du peintre qui cligne des yeux et modifie ainsi de manière systématique sa perception en filtrant certains paramètres. Mais ils peuvent aussi jouer de façon distincte chez les différents sujets, et définissent dès lors des « styles de perception » (Sternberg 1997) : certaines personnes sont ainsi incapables de percevoir les fameux stéréogrammes, ou optent pour une seule des deux solutions possibles dans les cas de bistabilité. Et surtout, ces styles de perception peuvent à leur tour être modulés selon divers paramètres sociologiques ou anthropologiques, comme le sexe (Kimura 1999) ou l'appartenance à une culture donnée (Reuchlin et al. 1990).

Mais pourquoi gérer les sensorialités de manière différenciée ? C'est ici qu'intervient la troisième réponse : plus brève, elle est sans aucun doute plus importante.

Il faut nous rappeler que l'origine des catégories (et par conséquent des sémiotiques) réside dans nos intérêts vitaux. Or si la catégorisation s'opère en fonction d'intérêts, et si les univers (physiques et sociaux) dans lesquels ces intérêts doivent être garantis sont eux-mêmes variables (dans le temps, la société ou l'espace), on ne peut qu'obtenir des catégories différenciées. Tout dépend des données que le sujet entend sélectionner et mobiliser, en fonction de l'intérêt du moment. Du coup, les énoncés produits sont marqués au sceau de cet intérêt ou de cette fonction. Comparons le plan d'une ville et celui du métro de cette ville : ils correspondent chacun à un usage de ladite ville, mais le plan du métro correspond à une pratique où la seule chose pertinente est l'adjacence et l'ordre des stations, sans considération du trajet (longueur, sinuosité, montée, descente) entre les stations.

Un quatrième facteur de variation (dérivé du précédent) est l'idéologie. Pour les sociologues, celle-ci est « un système d'idées et de jugements, explicite et généralement organisé, qui sert à décrire, expliquer, interpréter ou justifier la situation d'un groupe ou d'une collectivité et qui, s'inspirant largement de valeurs, propose une orientation précise à l'action historique de ce groupe ou de cette collectivité » (Rocher 1968 : 127). L'idéologie peut aisément recevoir une définition sémiotique : elle n'est en effet rien d'autre qu'une catégorisation utile pour un certain groupe social, catégorisation que ce groupe tente d'imposer à toute la communauté sémiotique, en fonction de ses propres intérêts. Il y a ici variété non

plus en fonction des intérêts de l'individu ou de l'espèce, mais en fonction des intérêts dudit groupe (la variation des intérêts provenant de la stratification du corps social, autre fait de variation).

3.2 Chevauchements et concurrences de catégorisation

Une telle variété ne peut que déboucher sur des confrontations. Car la pluralité des univers catégoriels ne signifie pas que ces univers soient étanches : il y a d'une part des chevauchements et d'autre part des concurrences de catégories.

On trouve déjà les uns et les autres chez l'individu isolé. Exemple de chevauchement : il y a différentes portes d'accès sensoriel à un même découpage conceptuel. (Le découpage du corps humain en « tête », « tronc », « membres » est sans doute principalement lié à la vision, mais la tactilité aboutit à un découpage sensiblement identique). Exemple de concurrence : les constellations, qui sont des Gestalten visuelles et non de réelles configurations astronomiques; or un même individu peut parfaitement être à la fois un astronome et un amateur de constellations et est donc à même de mobiliser deux encyclopédies distinctes.

Ces chevauchements et ces concurrences sont plus évidents encore dès le moment où l'on tient compte de l'interaction se produisant dans la communication entre groupes et individus : tous les systèmes catégoriels sont susceptibles d'être communiqués entre les différents membres du corps social. Et au cours de cette communication, d'importantes divergences peuvent se manifester parmi eux, en fonction de leurs besoins propres.

Ces concurrences, qui peuvent aller jusqu'au conflit, peuvent survenir selon les deux axes synchronique et diachronique. Sur le plan synchronique, les différences encyclopédiques ouvrent le champ à la confrontation, et donc à l'argumentation. Nous retrouvons ici la rhétorique, dans sa définition perelmanienne : la rhétorique comme négociation des distances. Précisons : négociation des distances entre les différentes encyclopédies disponibles. Sur le plan diachronique, les confrontations aboutissent à des modifications du système des catégories. Parfois en effet, une catégorisation sémiotique confirmée à un moment donné de l'histoire d'un groupe donné se voit contestée à un moment ultérieur.

4 Un cadre général d'étude de la variation

Le problème de la variation est donc indissociable de celui de l'interaction entre les usagers d'une part, les systèmes et les énoncés d'autre part.

Comment penser et décrire cette variation ? C'est là un programme que je ne puis évidemment qu'esquisser dans ce qui suit.

4.1 Variation des pratiques et variation des attitudes

D'abord, soulignons que deux choses peuvent varier dans une sémiotique. La première est sa physionomie (l'inventaire de ses unités, les règles de combinaisons de ces unités); c'est ce que j'appellerai variation des pratiques. Mais il y a d'autres différences non moins importantes : celles des représentations que les usagers se font de leur pratique ou de celle des autres, et des jugements qu'ils formulent à leur endroit. C'est la variation des attitudes.

Je reviendrai plus loin à cette distinction (section 7.1). Pour l'instant, notons qu'elle fait apparaître la variation sémiotique comme indissociable d'une double série d'interactions. Les premières sont celles qui s'établissent entre les usagers d'une sémiotique, ces sujets étant situés dans une série de contextes avec lesquels ils entrent eux-mêmes en interaction. Les secondes sont celles que ces usagers entretiennent avec ces sémiotiques sous la forme de production ou d'interprétation d'énoncés.

Variation des pratiques et variation des attitudes s'articulent donc l'une à l'autre. La thèse est que les modalités des premières interactions se manifestent dans les choix opérés lors des secondes. La variation des pratiques, c'est en effet à la fois la mobilisation de certaines marques de reconnaissance, et l'identification de ces marques. La personnalité variationnelle d'un énoncé peut ainsi être définie comme la combinatoire de certaines modalités d'interaction entre système d'une part, instances productrice et réceptrice de l'autre, manifestées dans l'énoncé mais aussi dans son contexte, interactions arbitrées par les instances, qui leur donnent sens. Au cours du processus, une série de contraintes viennent peser : contraintes individuelles, contraintes de groupe, contraintes procédant des techniques, contraintes pragmatiques, contraintes procédant de l'idéologie...

4.2 Temps, espace, société : Trois axes de variation

Poser l'articulation des deux types de variation a pour corolaire qu'il est possible et non trivial de remonter des traits de l'énoncé aux propriétés des instances productrices et à leurs déterminations.³ Remonter à l'instance productrice postule que l'on puisse décrire les composantes de cette instance et son inscription dans ses contextes.

3 Démonstration dans Groupe μ 1995.

Pour l'instant, observons que ces contextes peuvent varier selon trois axes : l'espace, le temps et les relations sociales. Ces trois axes fournissant chacun des critères de description des variétés sémiotiques.

Ces trois axes de variation ne peuvent être dissociés que pour les besoins de la modélisation. Dans les faits, ils sont en étroite relation les uns avec les autres. Ainsi, on peut poser que (a) la variation dans l'espace (V.E.) peut dépendre de la variation temporelle (V.T.) ou diachronie; (b) que V.T. peut dépendre de V.E.; (c) que V.E. peut être corrélé avec la variation sociale (V.S.), et (d) vice versa; (e) que V.T. peut dépendre de V.S. et (f) vice versa.

4.3 Forces centripètes et forces centrifuges : Deux pôles de variation

Sur chacun des trois axes de variation, on observera les processus que sont la diversification et l'unification.

Tout système est en effet le jouet de deux ensembles de forces antagonistes : des forces centrifuges et des forces centripètes. Selon les circonstances, les unes prévalent sur les autres. Interviennent ici des facteurs comme l'intensité des communications (les forces d'unification priment lorsqu'elles sont intenses, les forces de diversification dominent lorsqu'elles se relâchent) ou les structures sociales (qui tantôt privilégient la distinction tantôt la pourchassent).

Il n'est pas question de décrire dans le détail les mécanismes de variation et d'unification, tant des pratiques que des représentations, sur chacun de ces axes, travail que j'ai déjà amorcé dans mon *Précis de sémiotique générale* (Klinkenberg 2000). À propos de l'axe spatial, je serai bref, me réservant de mieux détailler les deux autres. En particulier, l'axe diachronique me permettra de poser quelques questions méthodologiques générales sur la façon dont la sémiotique peut traiter la variation dans son ensemble.

5 Axe spatial

Sur l'axe spatial, les forces centrifuges aboutissent à des variétés que l'on pourra nommer dialectes et les centripètes à des variétés que l'on nommera sémiotiques standard.

Exemples de dialectes : les costumes nationaux ou régionaux, les couleurs des boîtes aux lettres ou des uniformes de gendarme; les signes d'affection varient, comme les panneaux du code de la route ou les modalités régionales de dessin des cartes géographiques.

Quant aux sémiotiques standard, elles naissent dans des situations où la société éprouve la nécessité d'un fonctionnement sémiotique très large, situations dans lesquelles la question de l'interprétation des variétés se poserait le moins possible. Le code standard est la variété de sémiotique à laquelle tous les membres d'une communauté acceptent de reconnaître une forte légitimité et qui s'impose à eux, qu'ils consentent ou non à cette suprématie. On note ainsi une standardisation du code de la route, des pictogrammes dans les lieux publics, ou une tendance à l'uniformisation des conventions cartographiques des GPS...

Une sémiotique standard connaît souvent une forte institutionnalisation, une institution sémiotique étant constituée de tous les appareils sociaux qui déterminent les règles de l'échange sémiotique.⁴

6 Axe temporel. Sémiotique et diachronie

La variation temporelle est plus connue sous le nom d'évolution. Ici aussi, on observe des forces centripètes et centrifuges, se manifestant de manière différenciée. D'une part, à certains moments, les évolutions sont rapides (c'est le cas du lexique des langues modernes, dont la phonologie, la morphologie et la syntaxe restent par contre très stables); de l'autre, l'évolution est, sur certains points, non seulement ralentie ou arrêtée mais peut aussi restituer des formes qui prévalaient à l'époque antérieure (régression). Ainsi, la mode vestimentaire peut réhabiliter des formes ou des accessoires qui avaient connu la fortune plusieurs décennies auparavant.

Si l'on entend assigner un programme d'étude diachronique à la sémiotique, une tâche préliminaire attend le chercheur : isoler la diachronie parmi les différentes manifestations de dynamisme temporel.

6.1 La diachronie parmi les manifestations de dynamisme temporel

On doit en effet distinguer, à la suite de Michel Arrivé commentant Saussure (2007), ce que l'on peut appeler une « petite diachronie » et une « grande chronie » : d'une part le temps long de la transformation du système, et de l'autre le temps bref durant lequel le système s'actualise dans l'énonciation. Une telle distinction est capitale. Elle permet en effet de comprendre que la sémiotique limite son champ

⁴ La standardisation est donc inséparable de la question de la norme. Vaste sujet – un autre point aveugle – auquel je reviendrai brièvement à la section 7.

d'investigation à la petite diachronie, dès lors qu'elle considère la transformation narrative comme la principale forme temporelle de la variation, et cela même dans ses manifestations les plus évoluées (analyse aspectuelle, rythme, etc.) : cette limitation permet en effet de maintenir la temporalité à l'intérieur des énoncés en la rendant achronique.

Prendre en considération le dynamisme temporel dans son ensemble, c'est se donner les moyens d'aborder aussi l'évolution des systèmes.

Ici encore, plusieurs angles d'attaque sont à prévoir, et nous retrouvons la distinction entre pratique et attitude. D'un côté, on peut étudier les modifications qui affectent la structure d'un système, de l'autre on étudie les modifications qui surviennent dans ses conditions sociales d'utilisation. Les lieux où l'on peut surprendre ces mutations peuvent également varier : on peut observer les mutations globales d'un système entre deux moments successifs t et t' , mais on peut aussi voir ce système se modifier, fût-ce ponctuellement, au cours de l'interaction entre les sujets (c'est le cas de l'enseignant qui, au cours d'une leçon, modifie le stock de connaissances de ses élèves). Mais la distinction la plus importante est sans doute celle des points de vue qui peuvent présider à la description; et ce point est capital pour l'épistémologie de la sémiotique.

6.2 Forces internes et forces externes, explications internistes, explications externalistes

Le programme d'étude de la diachronie des systèmes comporte nécessairement un volet explicatif, où une grave question doit être abordée : celle du rapport entre les explications interniste et les explications externalistes de l'évolution. (Les forces internes sont celles qui sont produites par l'économie du système, les externes dépendant de l'évolution de trois types de contexte qui vont être commentés ci-après).

Tout linguiste se souvient de l'article « L'actualité du saussurisme » par lequel Greimas introduisait véritablement le structuralisme linguistique en France; il y plaidait pour la réconciliation des perspectives historique et synchronique :

On commence à comprendre [...] comment la structure linguistique peut être saisie dans son développement historique : il suffit pour cela [...] d'introduire, à la place du postulat d'équilibre structurel, la notion plus souple de "tendance à l'équilibre" [...], ou plutôt, dirions-nous, de "tendance au déséquilibre", le progrès historique consistant toujours dans la création de nouvelles structures dysfonctionnelles. (1956 : 203)

Mais parler de tendances n'est que reporter le problème, car pourquoi les systèmes devraient-ils nécessairement connaître un cycle équilibre-déséquilibre-

équilibre ? S'il y a bien une telle nécessité, ce n'est pas dans le système lui-même qu'on pourra la trouver. Car quelles sont les forces productrices de ces tendances ? Une explication ne pourra être trouvée que postérieurement à la mise en évidence d'une interaction entre deux séries de phénomènes : des familles d'énoncés et des contextes.

Ce qui ramène aux explications externalistes. Pour systématiser le propos, posons que les forces externes sont constituées par la transformation de trois contextes : l'instrumental, le social et le référentiel.

Le rôle le plus visible est évidemment celui du contexte référentiel : les réalités nouvelles impliquent, pour pouvoir être communiquées, des ressources sémiotiques nouvelles. L'accélération de l'histoire est, de ce point de vue, un puissant facteur de changement sémiotique. Les nouveaux modes de vie – alimentaires, économiques, professionnels, relationnels... – imposent la mise au point de nouveaux instruments : codes-barres, icônes des écrans d'ordinateur, vêtements réfléchissants... Le rôle du contexte instrumental n'est pas mince non plus : un nouveau paradigme scientifique va souvent de pair avec la mise au point de nouveaux dispositifs de détection. Enfin, le contexte proprement social joue un rôle que l'on néglige peut-être trop souvent. Dans les pays développés européens, on a par exemple assisté, dans l'après-guerre, à un considérable remodelage de la morphologie du corps social. Ces situations inédites ont entraîné une répartition nouvelle de la pratique des variétés et une restructuration des attitudes vis-à-vis de celles-ci.

Ce qui m'amène à une autre question : si l'externalité est inévitable, quelle doit être sa part ? et ne met-elle pas la discipline en danger ? Cette externalité pourrait en effet bien se payer d'une perte de la solidité descriptive, celle-ci ayant été conquise grâce à la mise à l'écart de la variation dont j'ai parlé en commençant.

Il n'en est rien, pour trois raisons.

La première est que la rigueur descriptive reste nécessaire pour guider la mise en évidence des corrélations, cette mise en évidence menant d'ailleurs à mieux expliciter la pertinence des variables sélectionnées dans la description.

Ensuite, il serait faux de dire que lorsqu'on met deux séries de phénomènes en corrélation, il s'agirait d'une série qui serait proprement sémiotique et d'une autre qui ne le serait pas (par exemple une évolution phonétique, fait manifestement de nature sémiotique, et l'arrivée au pouvoir d'un groupe social, fait qui ne le serait pas). On peut en effet traiter les mutations sociales, les crises économiques et la mise au point d'outils nouveaux comme autant de phénomènes sémiotiques. Dans tous les cas, ces phénomènes sont des pratiques; des pratiques impliquant des sujets qui leur donnent sens, et pas seulement dans des discours articulés, comme le voudrait le textualisme.

Du coup – et ceci est le troisième intérêt de l’externalisme –, cette perspective exige la mise au point de nouveaux instruments descriptifs, ce qui constitue un puissant stimulant.

Nous savons que les objets scientifiques ne sont pas donnés mais construits, et que les champs disciplinaires ne sont pas des destins. Un réaménagement du champ de la sémiotique, permettant d’y inscrire ces corrélations, n’est donc pas la fin de la discipline, mais une manière pour elle de répondre à des questions qu’on n’a cessé de lui poser.

7 Axe social. Sémiotique et sociosémiotique

Cela nous amène au troisième axe de variabilité, ouvrant le champ d’une socio-sémiotique variationniste.⁵

Ici encore, on observe des forces centrifuges et des forces centripètes : les distinctions peuvent s’estomper ou s’accentuer. Et c’est ici qu’il faut revenir à la distinction proposée plus haut et laissée en friche : variation des pratiques et variation des attitudes.

7.1 Variation des pratiques et des attitudes : Culture et autonomie

Si la sociosémiotique étudie les interactions entre situations et structures sociales d’une part et pratiques sémiotiques de l’autre, elle a aussi un second objet : l’étude des corrélations entre ces situations et structures d’une part et les attitudes sémiotiques de l’autre.

On désignera par là les représentations que les usagers se font de leur pratique ou de celle de leurs partenaires, des regards qu’ils jettent sur elle et des jugements qu’ils formulent à son endroit. Dans une société où existe la possibilité d’un choix, opter pour une variété sémiotique, c’est, du côté des pratiques, automatiquement

5 Expression que j’utilise pour la distinguer de la sémiotique sociodiscursive pratiquée par Éric Landowski (1989). Insistant sur la fonction constructiviste des langages, ce dernier démontre qu’ils n’expriment pas un social qui aurait une existence préalable (comme le pensent les sociologues qui étudient « les représentations sociales comme la simple expression verbale de représentations mentales préalables aux interviews ou aux questionnaires » (Éraly 2000 : 8–9), mais qu’ils le constituent, en construisant les sujets et les liens de pouvoir entre eux. Tout un courant sociologique, qui va de Tarde à Latour, relève ainsi du textualisme (cf. Klinkenberg 2018) : « Le ‘réel’ qu’elle [la sociosémiotique discursive] s’assigne pour objet (...) n’est pour elle qu’une autre forme du textuel » (Landowski 1989 : 278).

signifier la fonction affectée à cette variété et exprimer la valeur connotée par cette fonction. Mais ce mouvement n'est pas autonome : il n'est possible que parce qu'un sujet social dispose de la compétence qui lui permet d'attribuer cette valeur à la variété. Cette compétence s'explicite souvent dans des discours épiémotiques, discours donnant du sens à des pratiques, et donc constitutifs d'une culture

Représentations et opinions constituent ensemble à la fois un savoir et une pratique. Un savoir parce qu'elles expriment les consensus sociaux préexistant, et s'organisent donc en systèmes. Une pratique, parce que représentation et opinion orientent les interactions des partenaires : elles construisent le socle commun de référence autant qu'elles le manifestent. C'est évidemment sur ce point que le programme de la sociosémiotique variationniste se rapproche de la sémiotique sociodiscursive landowskienne, sans toutefois se confondre avec elle, puisque son objet restera de corrélérer les variations décrites avec des séries extérieures, par exemple une stratification sociale, tâche qui reste délicate dans la mesure où la culture se caractérise aujourd'hui par un certain degré d'autonomie.

Pour définir sémiotiquement le champ d'une culture ou la sémiotisation de l'activité culturelle, on doit en effet mettre en avant le critère de l'autonomie dont la culture jouit dans la sphère sociale, selon la sociologie des champs de Bourdieu. Cette autonomie se traduira ainsi dans l'aptitude d'un champ donné à faire reconnaître par l'ensemble du corps social son autorité dans la gestion de la valeur dont il s'est institué le dépositaire. On nommera « institution » (notion déjà rencontrée dans mon examen de la variation diatopique) l'ensemble des instruments d'organisation du champ : le rôle de ces institutions est de gérer le champ et de définir ses valeurs.

7.2 Normes et variation diachronique

Qui dit régulation dit norme. Un concept central en sociologie, mais qui a mis du temps pour se frayer un chemin au sein de la linguistique, laquelle distingue normes objectives, constantes observées dans les manifestations d'un phénomène, et normes évaluatives (ou prescriptives), correspondant à des jugements de légitimité.

La norme objective est un concept que la linguistique a mis au point pour jouer le rôle d'intermédiaire entre le système, stabilisé, et ses actualisations foisonnantes : un troisième terme dont la nécessité a d'abord été soulignée par la glossématique hjelmslévienne. L'étude des normes objectives relève donc en principe d'une sémiotique descriptive. Notons toutefois que l'usage du pluriel pointe le caractère sociologiquement réparti de ces normes; de sorte que leur étude ressortit aussi à une sociosémiotique des pratiques. L'étude des normes

évaluatives, faisant intervenir le jugement de la collectivité, relève quant à elle d'une sociosémiotique des attitudes et des représentations autant que des pratiques⁶.

La plupart des mécanismes qui président au fonctionnement des normes – intériorisation, tropisme vers les pratiques, légitimation, sanction – sont possibles parce que les normes sont l'expression de principes déterminant ce qui est désirable et ce qui ne l'est pas. Ce sont ces principes que l'on appellera ici valeurs, en donnant au terme un sens distinct de celui qu'il a fréquemment en sémiotique (cf. Klinkenberg 2011).

Cette distinction nous permet de revenir au problème de la diachronie. Elle laisse en effet prévoir la possibilité que puissent exister des distorsions entre normes et valeurs. Or ces distorsions peuvent, à côté d'autres facteurs, expliquer le dynamisme du système.

Elles suscitent en effet l'apparition de la déviance, concept théorisé par Merton (1965). La source du phénomène est la présence d'une distorsion entre les objectifs proposés aux acteurs sociaux et les modes d'action réellement à leur disposition. Dans un tel cas de figure, deux solutions sont possibles : ou le groupe met l'accent sur les valeurs, au détriment des normes qui devraient les incarner, ou il privilégie les normes, au détriment des valeurs qu'elles sont censées servir.

Dans le premier cas, on observe que le groupe n'assure pas à tous ses membres les moyens techniques de se plier efficacement aux valeurs dominantes. Et ceci détermine généralement un mouvement d'innovation. Ce mouvement, surtout remarquable dans les couches les plus fragiles ou les plus émergentes du groupe, vise à assurer à cette fraction du groupe un accès plus réaliste aux valeurs. On comprend que dans un tel cadre naissent de nouvelles normes.

Dans la seconde hypothèse, on a le ritualisme. Selon Merton, ce type de conformisme se rencontre particulièrement dans les sociétés traditionnelles, rétives au changement. Sur le plan sémiotique, elle se traduit par le purisme et l'hypercorrectisme.⁷

8 Conclusion. Variationnisme et fonction critique

Je viens d'examiner cavalièrement ce que peut être l'apport de la sociologie – ou à tout le moins de l'esprit sociologique – à la sémiotique. Mais à bien y regarder, ce

⁶ Sur tout ceci, cf. Klinkenberg 2008 et 2018.

⁷ Merton envisage aussi les deux autres configurations que sont l'évasion, où tant les valeurs que les normes sont abandonnées, et la révolte, où est proposé un système de normes et de valeurs radicalement nouveau.

n'est pas d'une simple contribution qu'il s'agit. Traiter de la variation comme un fait sémiotique implique en effet une réflexion sur les objets et les méthodes de la discipline qui ne peut manquer de mettre en question ses postulats. En d'autres termes, on ne saurait « injecter une dose » de sociologie – ou d'anthropologie, ou d'historicisme, toutes sciences de la variation – à la sémiotique sans déclencher un mouvement la faisant sortir de l'état de « science normale » – ce moment épistémologique où, selon la périodisation de Kuhn (1983), le travail de recherche s'accomplit dans des cadres théoriques et méthodologiques normés –, état où elle se trouve pour l'instant, pour la faire entrer dans une phase de « révolution scientifique » où apparaissent de nouveaux paradigmes. Confronter sémiotique et sciences de la variation ne saurait manquer d'avoir important impact épistémologique sur la première.

Et c'est précisément sur ce point que l'apport de la sémiotique à ces sciences – car il faut en terminant évoquer l'apport de celle-là à celles-ci – pourrait s'avérer déterminant. Si par définition, toute discipline déploie son propre appareil épistémologique, le degré d'explicitation de ce dernier peut varier. Et il est de fait que la discipline sémiotique s'est, au long de son processus de construction, donné des contraintes formelles très fortes. Ce haut degré d'exigence épistémologique peut constituer un de ses apports aux sciences de la variation et, au delà de ces dernières, à l'ensemble des sciences humaines, encouragées à expliciter leurs options théoriques et méthodologiques. Et cette question des conditions de production de la connaissance est également centrale dans la sociologie des sciences (cf. Latour et Woolgar 1986; Latour 2006).

Sur ce socle général, un apport particulier de la sémiotique aux sciences de la variation peut être de démontrer à ces dernières que toutes les données dont elles se servent sont d'emblée des objets signifiants (ce caractère symbolique étant le produit de l'interaction avec le milieu) et, en définitive, de l'aider à établir – ce que fait pour son compte la sociologie des champs de Bourdieu – qu'il y a une relative autonomie du symbolique.⁸

Insister sur l'autonomie des champs socio-sémiotiques permet d'éviter l'écueil qui aurait été de sombrer dans la sociologie du reflet, ou de faire de l'anthropologie un critère de validité de la sémiotique. La sémiotique a bien la compétence nécessaire pour expliquer comment, par l'intermédiaire d'un discours social,

8 « L'idée simple que j'ai à l'esprit », professait Bourdieu, « c'est que la représentation que les sujets sociaux se font du monde social fait partie de la vérité objective du monde social » (2015 : 103). Cette question de la représentation constitue au fond la véritable intersection entre la sociologie et la sémiotique. C'est grâce à elle qu'à un certain moment les disciplines ont pu cousiner : pensons à Barthes et à Eco (dont le concept d'encyclopédie est injustement oublié) sur le versant sémiotique, et à Goffman sur le sociologique.

s'organisent des règles et des valeurs, et, bien évidemment, comment se construisent les langages qui expriment ces valeurs.

Doter notre discipline d'une perspective variationniste, c'est aussi prendre le risque de montrer qu'elle est elle aussi, comme discipline et comme pratique, déterminée socialement et historiquement. Y introduire ce regard social est une nouvelle manifestation de cette réflexivité dont on a fait une de ses caractéristiques. Toutefois, il ne s'agit pas ici de sa réflexivité comme épistémologie (ce sur quoi on a surtout insisté), mais de celle qu'elle peut et doit se donner en tant que pratique sociale. Car « un savoir critique n'implique pas seulement une certaine prise de conscience réflexive quant à ses propres modes d'élaboration, mais également quant à ses propres enjeux » (Leclercq 2013 : 41), enjeux épistémologiques certes, mais aussi éthiques et politiques.

C'est donc bien en devenant variationniste que l'activité de connaissance qu'est la sémiotique deviendrait ce que Bourdieu disait de la sociologie : un « sport de combat ».

Références

- Arrivé, Michel. 2007. *À la recherche de Ferdinand de Saussure*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Basso Fossali, Pierluigi. 2015. Le Rythme étrange et la catalyse ponctuelle de la culture. Dialogues possibles entre Barthes et Lotman. *Signata. Annales des sémiotiques* 6. 447–462. <https://doi.org/10.4000/signata.1160>.
- Benveniste, Émile. 1970. L'Appareil formel de l'énonciation. *Langages*, 17. 12–18. <https://doi.org/10.1075/z.184.33ben>.
- Berthelot, Jean-Michel. 1999. *Dictionnaire de sociologie*. Paris : Le Robert/Seuil.
- Bordron, Jean-François. 2000. Catégories, icônes et types phénoménologiques. *Visio* V(1). 9–18.
- Bourdieu, Pierre. 2015. *Sociologie générale. Vol. I. Cours au Collège de France 1981–1983*. Paris : Seuil.
- Éraly, Alain. 2000. *L'Expression et la représentation. Une théorie sociale de la communication*, Paris : L'Harmattan.
- Fontanille, Jacques. 2008. *Pratiques sémiotiques*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Fontanille, Jacques. 2010. L'Analyse des pratiques: le cours du sens. *Protée* 38(2). 9–19.
- Fontanille, Jacques. 2011. L'Analyse du cours d'action : des pratiques et des corps. *Semen* 32. 131–158. <https://doi.org/10.1016/j.psep.2017.01.010:10.4000/semen.9396>.
- Greimas, Algirdas-Julien. 1956. L'Actualité du saussurisme. *Le Français moderne* 24. 191–203.
- Groupe µ. 1995. Style et communication visuelle. Un produit de transformations. *Protée* 23. 29–36.
- Groupe µ. 2015. *Principia semiotica. Aux sources du sens*. Bruxelles : Les Impressions Nouvelles.
- Groupe µ. 2016. *Du sens à l'action, de l'anasémiose à la catasémiose. Corela Cognition, représentation, langage* 19. <https://doi.org/10.4000/corela.4540>.
- Kimura, Doreen. 1999. *Sex and cognition*. Cambridge, MA: MIT Press.

- Klinkenberg, Jean-Marie. 2000. *Précis de sémiotique générale*. Paris : Le Seuil.
- Klinkenberg, Jean-Marie. 2008. Normes linguistiques, normes sociales, endogénèse. In Claudine Bavoux, Lambert-Félix Prudent & Sylvie Wharton (dirs.), *Normes endogènes et plurilinguisme*, 17–32. Lyon : ENS Éditions.
- Klinkenberg, Jean-Marie. 2011. De la valeur d'échange à la valeur éthique, en passant par la valeur de survie. *Semen* 32. 159–174. <https://doi.org/10.4000/semen.9394>.
- Klinkenberg, Jean-Marie. 2016. Un instrument au service de l'énonciation: l'index (Application au cas de la relation texte-image). In Marion Colas-Blaise, Laurent Perrin, Gian Maria Tore (dirs.), *L'Énonciation aujourd'hui. Un concept-clé des sciences du langage*, 51–68. Limoges : Lambert-Lucas.
- Klinkenberg, Jean-Marie. 2017. Énonciation restreinte et énonciation généralisée. In Maria Giulia Dondero, Anne Beyaert-Geslin & Audrey Moutat (dirs.), *Les Plis du visuel. Réflexivité et énonciation dans l'image*, 9–15. Limoges : Lambert-Lucas.
- Klinkenberg, Jean-Marie. 2018. Sémiotique et sociologie. In Amir Biglari (dir., avec la coll. de Nathalie Roelens), *La sémiotique en interface*, 69–98. Paris : Kimé.
- Kuhn, Thomas S. 1983. *La Structure des révolutions scientifiques*, Laure Meyer (trad.). Paris : Flammarion.
- Landowski, Éric. 1989. *La Société réfléchie. Essais de socio-sémiotique*. Paris : Le Seuil.
- Latour, Bruno. 2006. *Changer de société, refaire de la sociologie*. Paris : La Découverte.
- Latour, Bruno & Steve Woolgar. 1986. *Laboratory life: The construction of scientific facts*. Princeton: Princeton University Press.
- Leclercq, Bruno. 2013. Qu'est-ce qu'un savoir critique? In Catherine Fallon & Bruno Leclercq (éds.), *Leurres de la qualité dans l'enseignement supérieur*, 31–49. Cambridge, MA: Academia.
- Merton, Robert King. 1965. *Éléments de théorie et de méthode sociologique*. Paris : Plon.
- Morris, Charles. 1938. Foundations of the theory of signs. *International Encyclopedia of Unified Science* 1(2). Chicago: University of Chicago Press.
- Rastier, François. 1991. *Sémantique et recherches cognitives*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Reuchlin, Maurice, Jacques Lautrey, Christian Marendaz & Théophile Ohlmann (dirs.). 1990. *Cognition : l'individuel et l'universel*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Rocher, Guy. 1968. *Introduction à la sociologie générale*. Montréal : HMH.
- Sternberg, Robert. 1997. *Thinking styles*. London: Cambridge University Press.